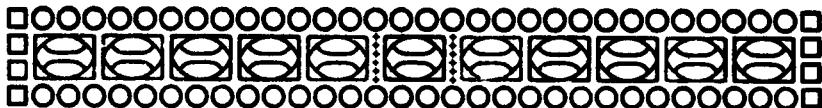


ANNÉE = 1913
de l'ASSOCIATION
GÉNÉRALE = des
ÉTUDIANTS
LUXEMBOURgeois

1913.

MARCEL
WALENS



L'A. G. E. L.

L'historique de l'Association, son but, son organisation.

A. — L'historique.

Le 9 avril 1912, pendant les vacances de Pâques, une trentaine d'étudiants luxembourgeois, animés du désir d'établir des liens de solidarité et d'amitié entre les étudiants du Grand-Duché, se réunirent dans les locaux du Café Français et créèrent, sous la présidence de M. le professeur Braunshausen, une association amicale des étudiants luxembourgeois.

L'assemblée constituante nomma un premier comité, dit comité central, composé exclusivement d'étudiants, appelés à représenter l'association devant le public, puis un second comité, dit permanent, composé de sept membres non effectifs qui voudront employer leurs loisirs pour le bien des étudiants pendant la durée des classes.

Le 2 août 1912, l'association comptant 147 membres, dont 86 effectifs et 60 honoraires, adopta le nom d'*Association générale des étudiants luxembourgeois* et fixa définitivement son *siege social*, 2, rue Clairefontaine à Luxembourg.

Le 30 mars 1913, l'Association compta 238 membres, dont 134 effectifs et 104 honoraires. Le 3 août, lors de la dernière assemblée générale, l'Association compta 2 membres protecteurs, 116 membres honoraires, 140 membres effectifs, soit 258 membres (voir liste des membres).

Ces chiffres qui marquent éloquemment la progression, montrent que l'Association répondait à un désir général. Aussi le but que s'est proposé l'A. G. E. L., est-il tout indiqué pour attirer tous les jeunes gens du Grand-Duché faisant des études supérieures à l'étranger.

B. — Le but.

- 1) Améliorer la condition matérielle et morale des étudiants luxembourgeois.

2) Etablir et entretenir des liens de solidarité et d'amitié entre eux.

3) Procurer des distractions agréables et instructives à ses membres.

Voilà les trois points essentiels que l'A. G. E. L. s'est promis de réaliser avant tout.

Et pour réaliser plus particulièrement le premier de ces trois points :

a) elle déterminera et défendra les intérêts scolaires, professionnels et matériels des étudiants;

b) elle transmettra aux autorités compétentes les vœux des étudiants ;

c) elle cherchera et mettra en œuvre les moyens utiles au *développement moral* de leur profession ;

d) elle facilitera l'instruction professionnelle de ses membres par la création d'une bibliothèque, par des conférences, des excursions scientifiques ;

e) elle facilitera les relations de ses membres avec les étudiants des centres universitaires de l'étranger.

C. — L'organisation. — Les avantages qu'elle offre.

Le comité de L'A. G. E. L. devant l'extension des services dut s'adoindre trois bureaux pour l'aider dans sa tâche : le bureau de renseignements, le bureau de réduction, le bureau de divertissements et une commission littéraire et journalistique.

I. — Le bureau de renseignements réunit: *a)* par séries de *fiches* correspondant aux différentes universités, tous les renseignements relatifs aux chambres, pensions, restaurants, programmes d'études, cours, professeurs, associations d'étudiants, etc.; *b)* procure aux membres de l'Association des recommandations utiles, reçoit le rapport du correspondant délégué de chaque groupement universitaire qui est inscrit dans le *registre des permanences* contenant en outre les communications faites du jour au jour par les camarades de l'Association; *c)* recueille les questions posées aux différents *examens supérieurs*; *d)* fait des *enquêtes* sur la pensée des étudiants.

II. — Le bureau de réduction se met en relations avec les commerçants pour obtenir pour les membres de l'A. G. E. L.

des remises sur tous les articles. La liste des commerçants qui ont accordé un tarif spécial aux membres de l'A. G. E. L. figure sur un registre spécial.

III. — Le bureau de divertissement est composé de deux sections : *a) la section des arts d'agrément, b) la section des sports.* La première organise des fêtes, des excursions et des concours, prépare des visites scientifiques, donne des concerts etc. La deuxième a pour mission de cultiver les exercices physiques. (Voir sous la rubrique : „De tout un peu“).

IV. — La commission littéraire et journalistique entretient des relations continues avec les associations étrangères, organise des conférences, saisit l'opinion publique des questions d'enseignement, fait l'achat de revues, journaux et périodiques, surveille le fonctionnement de la bibliothèque et rédige les comptes-rendus adressés aux journaux.

L'A. G. E. L., comme on le voit, est solidement charpentée ; dans les deux années de son existence, elle a donné la mesure de ses forces et tout fait espérer qu'elle ira crânement de l'avant.

Auguste WELTER.

Strömungen in der Philosophie der Gegenwart.

Es ist Tatsache, daß die Philosophie unserer Tage eine eigentümliche Verschiebung der vor etwa fünfundzwanzig Jahren eingenommenen Stellungen erfahren hat. Damals hatte der empiristische Positivismus Comtes und Taines, Stuart Mills und der Neukantianer, in der Hauptsache die Führung. Positive Einzelforschung galt als einzige fruchtbare, als allein lösbarer Aufgabe der Wissenschaft. Auf Grund einer phänomenalistischen Erkenntnistheorie, auf Grund der irreduziblen Tatsache, daß wir über unser Bewußtsein nicht hinaus kommen, und daß andererseits die Begrenztheit dieses Bewußtseins einen Einblick in infinitesimale Änderungen und das Erfassen unendlich großer Komplexe nicht gestattet, auf Grund der Einsicht dieser doppelten Relativität unseres Wissens wurde die Möglichkeit einer endgültigen metaphysischen und religiösen Erkenntnis verneint. Nicht das *wie* zu erklären, nur das *was* zu einregistrieren, blieb das Ziel der

Wissenschaft. Innerhalb der Welt der Erscheinungen ergab sich aus der nüchternen Beobachtung als oberstes Gesetz ein univer-seller Determinismus, eine ausnahmslose Verkettung von Ursachen und Wirkungen. Von andern exakten Disziplinen aus erfolgte über die theoretische Ablehnung der Beweisbarkeit religiöser und metaphysischer Sätze hinausgehend, ihre formelle Negation. Die Forschungen der Psychologie und Völkerkunde ließen immer deutlicher die Gebilde des Glaubens als bloßes Erzeugnis der idealisierenden Einbildungskraft und des menschlichen Bedürfnisses nach ins Ewige und Unbegrenzte gesteigertem Glücke erscheinen. Die Naturphilosophie betrachtete die Aseität des sichtbaren Universums als eine weit einfachere und darum viel wahrscheinlichere Annahme als die Hypothese einer Schöpfung. Die Experimental-psychologie war durchweg von stark sensualistischen Gesichtspunkten beherrscht, lehnte die scholastische Seelensubstanz ab, konstatierte und lehrte umgekehrt die Abhängigkeit der Bewußtseinstatsachen von nervösen Prozessen. Anthropologie und Soziologie ordneten den Menschen der Gesamtheit der Dinge unter, verworfen seine Autonomie, betrachteten ihn als Objekt unter Objekten, sein Handeln als notwendige Resultante innerer und äußerer Bedingungen.

Jenes Bild hat sich heute merklich verändert. Es besteht die Tendenz, jene Grundlinien illusionsloser, freisinniger Weltanschauung in wesentlichen Punkten nicht mehr anzuerkennen. Eine starke Welle metaphysischer und religiöser Spekulation durchflutet das philosophische Denken der Gegenwart. Zwar die Methode des Positivismus wird nur vereinzelt beanstandet und auch dann noch, wie bei Bergson, eher als nicht ganz ausreichend denn als unzutreffend bezeichnet. Eben auf induktiver Basis wird die Konstruktion eines neuen Systems vollzogen, gerade von den Tatsachen ausgehend macht sich in der experimentellen Psychologie eine Annäherung an die alten Sätze des Spiritualismus geltend. — Großen Gewinn zieht aus diesem Aufgeben ehemaliger Positionen die Orthodoxie. Sie nährt und begünstigt Bewegungen, die sich von ihr unabhängig wissen wollen. Es sei gestattet, zwei wichtige philosophische Erscheinungen der Gegenwart herauszugreifen und vorliegendes Referat auf ihre Besprechung zu beschränken: Die Rückkehr zum Intellektualismus bei der Würzburger Schule auf

Grund exakter Untersuchung der Denkvorgänge, und andererseits die Bergsonsche Metaphysik, die schon seit Jahren in Frankreich im Mittelpunkte der Diskussion steht.

Die Denkversuche der Würzburger Schule sind seit etwa 1902 unter Leitung Professor Külpes in Angriff genommen. Ihre Ergebnisse gipfeln in den Arbeiten von James Watt (1902), von Külpe über abstrahierende Aufmerksamkeit, von Messer (1906) und von Bühler (1907 und 1908). Diese Experimente bestehen in Reaktionsversuchen, die durch Selbstbeobachtung kompliziert werden. Ein intellektueller Prozeß wird in einem bestimmten Augenblick, durch Vorlesen oder Vorsagen von Reizwörtern, bezw. -Sätzen, hervorgerufen, nach einer ebenfalls bestimmten Zeit muß die Versuchsperson über ihre gesamten Erlebnisse Bericht erstatten. Der experimentelle Charakter dieser Arbeiten ist viel bestritten worden, beispielsweise von Wundt, von Pitchener; die wesentlichen Merkmale des Experimentes, die beliebige Wiederholungsfähigkeit und Variierbarkeit des Vorgangs fehle, die Aufgabe, einen Denkprozeß zu vollziehen und gleichzeitig ihn genau zu beobachten, sei schwierig, wenn nicht unmöglich; es bestehe ferner allzu große Suggestibilität seitens des Versuchsleiters. Wohl nicht ganz mit Recht. Der einzige Weg, der psychologischen Natur geistiger Prozesse beizukommen, ist offenbar die Befragung der inneren Erfahrung, und bei begabten, zuverlässigen Versuchspersonen müssen jene Protokolle über intellektuelle Reaktionen neben allem Unsichern, Schwankenden auch sichere Feststellungen ergeben. Das Resultat dieser Untersuchungen ist nun eine deutliche Abkehr von der sensualistischen Assoziationspsychologie, die von den englischen Phylosophen des 18. Jahrhunderts herrührt und von der Mehrzahl der Psychologen um 1890 herum vertreten wurde (Ziehen, Ebbinghaus, Münsterberg) und ein energisches Betonen der unanschaulichen Elemente unseres Bewußtseins, der Existenz geistiger „Akte“, der Unmöglichkeit, das Seelenleben durch Reduktion auf Empfindungen, Wahrnehmungen und deren Reproduktionen aufzubauen und verstehen zu können. Im allgemeinen scheinen dem Referenten die Ergebnisse Messers, Bühlers usw. als durchaus zutreffend. Es gibt tatsächlich „Bewußtheiten“, ein unanschauliches „Wissen um etwas“, das von der direkten Sinneswahrnehmung verschieden ist. Der Gedanke „ich weiß rot“, der

bei einer Rotempfindung hinzutritt, ist zum Beispiel ein solcher „Akt“ des Bemerkens, eine Bewußtheit; das Vergleichen, das Bemerk von Verhältnissen, das Zusammenfassen von Sinnesdaten zu Komplexen sind unanschauliche, geistige Funktionen. Die Inventarisierung der höhern Bewußtseinselemente durch Bühler ist unbedingt eine sehr wertvolle Leistung; seine drei Gedankentypen: Intentionen (= genaues Gegenstands- und Bedeutungs bewußtsein ohne visuelle, akustische oder kinästhetische Empfindungen oder Erinnerungsbilder), das Regelbewußtsein (= bei Stellung einer Aufgabe das Wissen, daß eine allgemeine Regel zur Lösung vorliegt), das „Beziehungsbewußtsein“ scheinen mir tatsächlich vorhandene Formen unanschaulicher Bewußtseinsinhalte. Im einzelnen bleiben freilich manche Bedenken gegen die Ausführungen der Würzburger Schule bestehen. So z. B. geht die Behauptung Bühlers, daß der unanschauliche Bestandteil des Denkerlebnisses der einzige wichtige sei, offenbar viel zu weit: das beste Fundament geistiger Akte ist das Vorhandensein möglichst vieler anschaulicher Stützvorstellungen.

Worauf es aber bei der Besprechung der Denkpsychologie hier ankommt, ist der Nachweis, daß aus der experimentellen Feststellung höherer Bewußtseinsfunktionen die alte spiritualistische Metaphysik der Scholastik gar kein Kapital schlagen darf. Denn die Frage der Existenz solcher höheren irreduziblen Erlebnisse läßt offenbar die ihrer notwendigen Gebundenheit an ein Gehirn oder an bestimmte Gehirnteile unberüht und unangegriffen. Andererseits ist das Vorhandensein sogar unabhängiger unanschaulicher Bewußtseinsbestandteile kein Beweis für ihre Permanenz, für die These der Substantialität, der Beharrlichkeit, Invariabilität einer unsterblichen Seele. Diese höhern Funktionen tragen vielmehr erfahrungsgemäß den Charakter der Bewußtseinstatsachen überhaupt; sie sind eben nur da, wenn das Bewußtsein vorhanden ist, sie haben nicht im mindesten die Eigenschaft der Permanenz und Stabilität. Der Begriff der unzerstörbaren Substantialität ist ein von dem Begriff des geistigen durchaus verschiedener, neuer; es ist Willkür, ihn untrennbar mit diesem verbinden zu wollen. Die Tatsachen des tiefen Schlafes, der Narkose, der Geisteskrankheiten zeigen uns das Bewußtsein *selbst* unterdrückt oder gestört; und alle Schlußfolgerungen, die sich aus den betreffenden

Erfahrungen ableiten, bleiben zu Recht bestehen. -- In der Tat sind denn auch die Vertreter der experimentellen Untersuchung der Denkvorgänge keineswegs alle oder auch nur in der Mehrzahl Anhänger der Unsterblichkeits- und Substantialitäts-Hypothese. Man vergleiche z. B. die scharfe Kritik der Platonischen Psychologie bei August Messer, Philosophieprofessor an der Gießener Universität. (Geschichte der Philosophie, I.)

* * *

Die spiritualistische Tendenz ist ebenfalls eines der hervorstechenden Merkmale der Philosophie Henri Bergsons, um dessen Lehren noch immer der Streit in Frankreich wogt. Die Leistung Bergsons hat einerseits glühende Bewunderung erregt, Anerkennung als der eigenartigsten Gedankenschöpfung seit Kant gefunden, und andererseits ebenso verächtliche Ablehnung. Die Anschauungen des französischen Philosophen sind in drei Büchern: *Essai sur les données immédiates de la conscience* (1888), *Matière et Mémoire* (1896), und *Evolution créatrice* (1907) niedergelegt.

Bergson beginnt mit einer radikalen Kritik unserer Verstandesfunktion. Seine Methode ist dabei die umgekehrte der Kantischen: Die Erkenntnis der räumlichen Außenwelt wird uns durchaus ohne nennenswerte subjektive Färbung durch unsere Sinne vermittelt; aber die Formen und Daten der Außenwelt trüben, fälschen unsere innere Erfahrung, unsere direkte Erkenntnis der psychischen, innern Realität, die den Kern unseres Wesens ausmacht. Diese innere Realität ist reine Dauer, stetige Entwicklung, Hervorsprudeln von neuen qualitativen Nuancen, die sich auf eigenartige Weise gegenseitig durchdringen und die momentane Einheit des Subjekts konstituieren. Innerhalb der Bewußtseinsdaten gibt es keine quantitativen Verschiedenheiten, Empfindungen z. B. können gar nicht rein quantitativ sich unterscheiden, zwei Druck-, zwei Lichtempfindungen sind immer auch und nur qualitativ verschieden, Der Begriff der Intensität enthält ein Element der extensiven Größe, eine Zutat des räumlich denkenden Verstandes. Der Verstand kann nur Ausgedehntes, Abgegrenztes, ruhende Stabilität erfassen, er vermag nicht die Änderung an sich, die reine Beweglichkeit, die reine Stetigkeit zu erfassen. Die mathematische Physik arbeitet eigentlich blos mit Simultanitäten, sie geht aus von den Positionen der Körper in einem ruhenden Augenblick und berechnet und

bestimmt ihre Lage nach Ablauf einer gewissen Dauer. Das Wesen dieser Dauer selbst, die Bewegung selbst lehrt sie uns nicht erfassen. Das vermag blos die Intuition, eine besondere schmerzhafte Anstrengung, um uns ins Herz eines Vorganges, einer Änderung zu versetzen und ihn mitzuerleben. Die Intuition eröffnet uns das wahre Verständnis der psychologischen Realität. Diese ist, nach Bergson, wie schon oben angedeutet, Schöpfung von Neuem, Auftauchen neuer qualitativer Nuancen, Interpenetration von Vergangenheit und hervorsprudelnder Gegenwart, stetige Aenderung, stetiges „Werden“. Diese Einsicht verwertet Bergson zur Lösung des Problemes der Willensfreiheit. Die deterministische These ist unhaltbar; prinzipiell wäre zwar zuzugeben, daß bei Konstanz der Seelenbestandteile dieselben psychischen Antezedenzen zu denselben Handlungen führen würden und daher strenge Bestimmtheit, notwendige Wiederholung vorliege. Aber das Seelenleben ist eben beständige Neuschöpfung, — eine und dieselbe psychische Konstellation kann nie wiederkehren —, es ist nicht Kombination, räumlich variierende Gruppierung einer Anzahl unveränderlicher Elemente, sondern völlige Unbestimmtheit und Unberechenbarkeit. Zwar existiert eine obere Schicht von Gefühlen, Empfindungen und Gedanken, wo die Wiederholung Regel ist; ihre Gesamtheit bildet die Gewohnheit. Aber sie überdeckt nur die tiefer gelegene Unterströmung des ununterbrochen sich entwickelnden, reinen Ich, das von allem Automatismus ledig, wahrhaft freie, d. h. persönliche Handlungen setzt. — „*Matière et Mémoire*“ analysiert die Beziehungen von Leib und Seele und gibt eine Theorie der Wahrnehmung. Die Rolle der sensorischen Nerven besteht nach Bergson ausschließlich in der Auswahl der das menschliche Handeln interessierenden Wahrnehmungen und in ihrer Überleitung zu den eigentlich motorischen Bahnen. Das Gehirn ist ein bloßes Instrument, die genaue Analyse der Aphasie und des Wiedererkennungsprozesses reduziert seine Funktion auf die Rolle eines motorischen Mechanismus. Bergson spricht ihm die Fähigkeit, Spuren von Darstellungen zu bewahren, ab; es hat blos ein Gedächtnis für Bewegungen, es bewirkt das, was wir physische Übung nennen. Das eigentliche Gedächtnis ist vom Gehirn durchaus unabhängig, alle Erinnerungen leben fort in den Tiefen des Unterbewußten; nur ein kleiner Teil, eben der, der

sich einer durch die Wahrnehmung gegebenen Situation anfügt, aktualisiert sich. So konstruiert Bergson seine aktivistische Theorie des Bewußtseins, derzufolge es verschiedene Bewußtseinsfelder gibt, die sich immer weiter von dem Zusammenhang mit der unmittelbar gegebenen Situation entfernen und aus dieser rein praktischen Notwendigkeit heraus im Hintergrund des Unbewußten in steigenden Graden verschwinden. — „Evolution créatrice“ wendet die im „Essai sur les données immédiates“ gewonnenen Einsichten auf die fundamentalen Probleme der Biologie und der Kosmogonie an. Die verschiedenen, zur Erklärung der Entwicklung der Lebewesen aufgestellten Theorien reichen nicht aus, weil sie diese Entwicklung auf mechanische Kombination einer von vornherein feststehenden Anzahl von Elementen reduzieren wollen. Das Leben aber ist beständige Neuschöpfung, schaffende Dauer. Am Anfang des Lebens wirkt ein an Virtualitäten reicher „élan vital“, seine Expansion durch das Hemmnis der Materie, seine Spaltung in zahllose spezielle „Forttriebe“ (Pflanzen-, Tierreich, Mensch) bildet die Geschichte der Erde. Diesen mächtigen, das Wesen des „Lebens“ konstituierenden „flux vital“, der nach den Andeutungen des Philosophen Ausfluß und Schöpfung einer freien, schöpferischen Gottheit ist, kann nur die Intuition verstehen lehren, das Miterleben der innern schaffenden Dauer, die Einfühlung.

Das System Bergsons ist umfassend und der vorliegendem Referate zur Verfügung gestellte Raum so beschränkt, daß die folgende Kritik notwendig viele Einzelheiten unbeachtet lassen wird. Ich hebe nur allgemeine Punkte hervor und beginne mit der Formulierung der Bedenken gegen „Matière et Mémoire“. Die Ansichten Bergsons über die Rolle der sensorischen Nerven erscheint als reine Phantasiekonstruktion. Gewiß vermitteln uns diese Zentren nur die Wahrnehmung eines Ausschnittes der Gesamtwelt, aber diese partielle Wahrnehmung der Außenwelt ist dort keineswegs blos eine solche, die eine „action possible sur l'univers“ ermöglichen soll. Unsere Perzeptionen werden uns dort sozusagen aufgedrängt, ganz abgesehen von ihrer Bedeutung für eine etwaige Aktion. In keinerlei Weise hat dann ferner Bergson das Bestehen einer funktionalen Abhängigkeit von Gehirn und Bewußtseinserscheinungen widerlegt. Die nähere Beschaffenheit dieser Abhängigkeit ist uns gewißlich nicht bekannt; aber die

tiefen Störungen des Geisteslebens zeigen uns nicht nur den motorischen Mechanismus der Zeichengebung und Zeichenannahme geschädigt, sondern das Seelenleben mit seinen Modifikationen *selbst*, den Vorstellungs- und Erinnerungsschatz *selbst* in hohem Grade vermindert. Die Lehre von den ins Unbewußte verdrängten, weil für das gegenwärtige Handeln nicht in Betracht kommenden Erinnerungsbildern läßt gerade das Haupträtsel unerklärt: wie ein Seelisches, d. h. Bewußtes unbewußt werden kann und so seiner eigenen Definition widersprechend doch existieren soll. Der Bergson'schen Interpretation einer Reihe von sensorischen Aphasieen stehen zahlreiche andere Fälle gegenüber, wo in dem oben ange-deuteten Sinne gerade der Vorstellungsbestand defekt war. Der vereinte Hinweis auf diese Beobachtungen, sowie auf die Tatsachen des tiefen Schlafes, der Geistesschwäche usw. bestätigt also die allgemeine Aussage einer notwendigen Abhängigkeit von Nervensubstanz und Bewußtsein, die allgemein formulierte Behauptung der Existenz von materiellen Gehirnspuren.

Sehr viel Schönes und sehr viel Wahres dagegen scheint mir die so unermüdlich und mit so glänzenden Darstellungsgaben vorgetragene Lehre des Philosophen von der schaffenden Dauer des Bewußtseins, von der von Augenblick zu Augenblick in immer neuen Nuancen schillernden Färbung des inneren Lebens. Referent erinnert sich genau, wie von den Tagen der Kindheit an bis zur völligen Reife sozusagen jede Woche, jedenfalls jeder größere Zeitkomplex von einem eigenartigen Gefühlston, einem schwer definierbaren Stimmungshintergrund begleitet war, der eine besondere rein qualitative Nuance besaß und nie wiederkehrte, höchstens von ferne in der Erinnerung zuweilen aufklang. Aber wie weit ist Bergson von einer exakt wissenschaftlichen Analyse dieser eigenartigen psychologischen Tatsache entfernt, wie stark übertreibt er, indem er ein deutliches Anderswerden von Moment zu Moment statuiert, wie sehr vernachläßigt er den Zusammenhang dieser Erscheinungen mit der gleichzeitigen, ebenfalls variierenden Beschaffenheit des nervösen Organismus! Und vor allem ist die Anwendung auf das Problem der Willensfreiheit verfehlt. Es stellt sich die Frage, ob jener in beständigem Fluß begriffene, neue Nuancen hervortreibende Teil der psychologischen Erfahrung nicht gerade das passive, das Handeln am wenigsten berührende Stim-

mungsleben ist. Eben das unsere Handlungen bestimmende „moi profond“ ist konstant, wenig veränderlich und einer Vorausberechnung seiner Äußerungen durchaus zugänglich.

Zu einer eingehenden Besprechung des naturwissenschaftlichen Teiles von „Evolution créatrice“ fehlt mir der Platz und die Kompetenz. Reine Mystik ist der positive metaphysische Aufbau, das durch die geheimnisvolle Intuition erfolgende Eintauchen in die schaffende Dauer des Weltprozesses selbst, das Erfassen und Teilhaben an dem schöpferischen Strome der Gottheit. Der Irrtum ist hier der Fehler aller Mystik überhaupt: ungebührliche Hinausprojizierung ins Unbegrenzte und Identifikation mit dem Unendlichen des in den Dämmergründen eines individuellen Bewußtseins webenden Stimmungslebens.

Es stellt sich zum Schluße die Frage, ob die Bergsonschen Ansichten jene hervorragende Originalität der Methode und der Resultate haben, die ihre begeisterten Verehrer ihnen zuschreiben. Hat je der Positivismus den Anspruch erhoben, die Bewegung, die Änderung an sich erfassen zu können? Hat je die mathematische Physik die Bewegung aus Punkten zusammengesetzt? Wenn die Bergsonsche Intuition nichts anders bedeutet als das Miterleben, die Einfühlung, die Anstrengung, das Einzigartige jedes Vorganges zu erfassen, ist diese Intuition nicht schon längst vor allem als ästhetische Einfühlung bekannt gewesen? Ist nicht auch die Kenntnis des Ruhenden, Statischen, die Feststellung von Ähnlichkeiten, von Gesetzmäßigem eine der Erkenntnis des jedem Vorgang Eigentümlichen wenigstens äquivalente Leistung? Ist das Erleben der Dauer nicht auch Refraktion durch unseren Intellekt, Bewußtheit? Der Kult, der mit Bergson getrieben wird, hat vielleicht nur die Bedeutung einer vorübergehenden Zeitströmung. Er ist der Ausdruck des erneuten Bedürfnisses nach metaphysischen Positionen, nach religiösen Einsichten, der nach einer Periode allzu schnell erfolgter Abkehr breitere Schichten der französischen Gesellschaft durchdringt. Seine Wurzeln hat der Bergsonismus im Ästhetizismus, in der modischen Gefühlseligkeit, seine Anhänger und Verehrer sind die dem nüchternen Forschen abholden Schöngeister, und vor allem das ewig unselbständige, in keiner strengen Zucht des Denkens erwachsene „schwache Geschlecht“. Ist die Bergsonsche Philosophie eine Methode bloßer

ästhetischer Einfühlung, so verdient sie Anerkennung, so bleibt ihr das Verdienst, auf eine Reihe von psychologischen Tatsachen hingewiesen zu haben. Die metaphysische Verallgemeinerung dieser Einzelerfahrungen ist durchaus abzulehnen. Die mannigfachen Ursachen, die im letzten Grunde die Masse zu Bergson hintreiben, — es verlohnzt sich nicht, sich ihretwegen zu beunruhigen. Mit Gelassenheit begegnet ähnlichen Rückfällen der herbe, männliche Stoizismus, der die Wahrheit ganz unabhängig von ihrem befriedigenden oder enttäuschenden Charakter verfolgt, sich mit dem begrenzten, diesseitigen Dasein bescheidet und übrigens in der Fülle konkreter Probleme und Betätigungen der modernen Zeit die Quelle eines weiten und starken Lebensgefühles findet.

OSKAR STÜMPER.

Au Quartier Latin.

Autour de Sainte-Geneviève.

La Seine charrait l'or du soir, quand j'ai fait ma rentrée au Quartier Latin. Sur le Bou' Mich', qui s'illuminait peu à peu, de vagues étudiants devisaient sagement devant les étalages. De temps en temps un rire claironnant de femme chatouillée survolait la rumeur monotone de la rue. En me mêlant à la foule j'eus l'impression d'être au milieu d'une foire cosmopolite où l'on parlait toutes les langues, même la française.

Sous un réverbère un rapin classique, pantalon de velours et chapeau Rembrandt, avait installé une exposition d'aquarelles à vingt sous. Devant la terrasse du Balzar un couple de chanteurs ambulants s'égosillait éperdument à initier à la désolante médiocreté de la dernière Valse lente un auditoire de trottins et d'étudiants. C'est à la terrasse, à côté de Jehan Rictus et de Marcel Legay, que je l'ai revue blonde et pâle comme une Madone préraphaélite.

„Je t'attendais“, me dit-elle, „je m'ennuie. Le Quartier est mort; il n'y a plus d'étudiants, il n'y a que des métèques.“ et d'une moue dédaigneuse d'enfant gâté, elle désignait quelques Slaves qui passaient.

„Les autres, les vrais“, reprit-elle, „sont tous partis.“ Et

comme s'il s'agissait d'une trahison et d'une lâcheté, elle ajoutait : „Ils ont passé les ponts, pour s'établir sur la rive droite.“

Sa voix disait le dédain instinctif des quarante millions d'aristocrates, dont Pierre Mille a peuplé la France, pour tous les barbares qui osent fouler cette terre promise qui s'étend des Vosges aux Pyrénées. Mais elle disait aussi les lamentations du quartier devant l'exode général de l'étudiant français, les regrets impuissants des vieux au souvenir de ces temps héroïques, où la montagne de Ste. Geneviève était regardée comme le centre de la vie et le foyer à jamais sacré de toute activité étudiante. Jusques aux poètes de la rive gauche qui, oublieux de leurs devoirs envers un passé glorieux et vivant, manquent à la tradition de leurs illustres ancêtres. Voyez leur prince, Paul Fort. Aujourd'hui à la Closerie des Lilas, demain de l'Académie, qui sait !

„C'est tous des bourgeois“, me confia-t-elle, avec un *geste de souverain mépris*.

Une fin de journée lumineuse au jardin du Luxembourg.

Le dôme du Panthéon se dore au crépuscule. Là-bas, à la limite de la plate-bande médiane, on devine la fontaine de Carpeaux dans l'ombre violette. Des reflets d'un rose argenté s'allument dans le bassin, où quelques tardifs voiliers tanguent au rythme des vents. Une odeur amère de jour des Morts monte des parterres fleuris d'asters et de chrysanthèmes.

Guignol a clos la série journalière de ses exploits, et la joie des enfants se fait moins bruyante dans le calme de la soirée. Le verbe haut et le geste large, les étudiants déambulent lentement le long des terrasses, où de belles inconnues se prélassent, rêvantes et lointaines. Des couples passent enlacés dans une amoureuse rêverie ; ils s'en vont seul à seul écouter leur cœur battre dans les sentiers ombreux, sous le regard indulgent de Verlaine, le doux faune du parc.

Le jardin peu à peu se noie dans le bleu sombre et opaque de la nuit. Au loin un roulement de tambour lent et sourd. Le monde afflue vers les portes et la lumière des Boulevards.

„Rentrons“, me dit-elle, „il commence à faire frais.“

Le chahut.

Une animation nerveuse règne dans le hall de la Faculté. Il y a de l'orage dans l'air. Un pamphlet circule, crachant feux et flammes contre un professeur qui, la veille, avait émis une opinion politique déplaisante à la majorité de son auditoire. Des groupes d'étudiants en ébullition commentent sans aménité l'attitude inqualifiable du triste héros de l'affaire.

La salle de conférences est bondée de protestataires décidés aux pires représailles. Le professeur entre en coup de vent. Une vague de clamours violentes et de protestations indignées le submergent dès son apparition. Les invectives tombent dru comme grêle. D'une imagination verbale inépuisable, les révoltés cherchent à se surpasser dans des trouvailles d'engueulades aussi pittoresques que précises. Passionnées et gouailleuses, les apostrophes éclatent dans une impérieuse originalité. Les jurons fusent, insolents ; des menaces, qui ne sont heureusement que des mots, se perdent dans l'air, honteuses. „Hou, Hou ! Démission, démission ! A la gare, à la gare ! Parlera pas, Parlera pas !“

Le professeur a définitivement perdu pied. Après une intervention infructueuse du Doyen, il se retire navré sous les huées et les pétards de ses farouches ennemis.

C'est alors que le tumulte reprend de plus bel. Quelques meneurs envahissent l'hémicycle sous le regard éperdu des appariateurs impuissants. Avec un tas de canards ils improvisent un feu de grâces pour célébrer la victoire, et dansent autour en entonnant le chant traditionnel du chahut. Et leurs complices, tassés dans les gradins de l'amphithéâtre, reprennent le refrain en choeur : „Conspuez ! Conspuez !“

Des vieillards grincheux et fermés aux aspirations de la jeunesse ont voulu voir dans ces explications houleuses, autre chose que l'expression spontanée d'une exubérante joie de vivre et la manifestation éruptive des besoins émotionnels de l'âme humaine. Est-ce à nous autres, fils des Marches de l'Est, de suivre ces moralisateurs gonflés de casuistique et de jeter la pierre à cette belle jeunesse amie qui, fière, sincère et généreuse, a gardé l'orgueil et le respect d'une tradition révolutionnaire, pleine d'échos pugilistiques, qu'elle perpétue avec la bonne humeur et l'élégance spirituelle du peuple français ?

J'ai vu le dernier bohème.

Famélique et patibulaire il promène dans le quartier le sourire désabusé de ses yeux nostalgiques. Il vit dans le passé ; il se souvient et (nous) nous méprise. Et dans notre société, qui a définitivement mis au rancart les rêveries trompeuses des Murger et Musset, il semble un revenant revêche d'une autre époque, un laissé-pour-compte du „Bon Temps.“

Car il y a belle lurette que les délicieuses scènes de la vie de Bohème, qui si longtemps ont ensoleillé nos jeunes rêves et grisé nos imaginations exaltées, sont devenues lettres mortes. L'Américain a eu raison de tout. Son or a changé l'âme prime-sautière du Quartier des Ecoles. Mimi Pinson en a perdu son rire, son beau rire clair et franc; Bernadette est descendue sur le trottoir; Clochette s'est jetée dans les bras du duc, et Musette a avantageusement remplacé son Marcel en la personne d'un rasta aussi riche que généreux.

L'étudiant aussi s'est métamorphosé. Avec la ferveur qu'il apporte à toutes ses entreprises, il tourne en rond autour du veau d'or. Pris dans l'engrenage capitaliste il s'est laissé aller à la dérive et a sacrifié au Dieu fascinateur tout son bonheur d'antan : Sa grosse joie sonore, le bel entrain de sa jeunesse courageuse, ses haines violentes et ses sympathies ombrageuses, jusqu'à son amour immodéré de la liberté. Avec Mimi Pinson il s'est perdu lui-même.

„Tu parles,“ me répondit la blonde enfant, comme je lui disais mes regrets.

JEAN ANGEL.

Bohème.

Am blauen Divan in eitem verträumten,
durchdämmerten Zimmer
des Quartier latin, liegst du verschlafen,
du herzliebe, dumme Kleine,
die Arme hinter dem Kopfe verschränkt; —
Bewunderst deine Beine. —

Der Rauch einer milden Zigarette
geht ruhig durch die Luft;
es webt sich leis um meinen Sinn,
schmeichelnd ein Duft
von Boudoir
und schwerem, goldenen Frauenhaar. — —

Und draußen am Fenster klopft der Regen. —

Ich seh' den Mund dich still bewegen:
„Ist noch nicht Nacht?“
Du hast dabei ganz leis gelacht,
den schlanken Körper sinnlich gestreckt,
mit deinen Wünschen ihn zudeckt. —

Noch ist nicht Nacht. —
Der Tag erwacht,
der jauchzende, leuchtende, fröhliche Tag; —
durch Sonnenschein,
durch Regenschlag
dringt er in uns're Seelen ein.

Küsse mich, Mädel, küsse mich doch,
sing' mir ein Lied und tanz' einen Schritt,
uns ist das Leben ja heute noch,
heute noch bringt es uns Rosen mit.

Dein Haar ist so blond, wie die Ähren es sind,
dein Blick, ei so lustig, so frech und so kühn; — —
Um unsere Leiber geht Frühlingswind,
in unseren Herzen Mimosen erblühn.

Denn heute noch bin ich ein freier Student,
ein Herrscher am Boulevard St. Michel; —
ich liebe die Sonne, die ins Auge mir brennt,
noch lacht in den Tag ein leichter Gesell. —

Heut' bist du die schönste der Midinetten,
goldschwer dein leuchtendes, weilendes Haar. — —
Heut' tanzt du zum Schlage der Castagnetten,
tanzst dich hinüber ins zwanzigste Jahr.

Doch morgen vielleicht ist alles schon aus. —
Dann werd' ich ein braver Philister;
es reißt mir das Leben die Seele aus,
begräbt mich in dumpfe Register.

Und morgen vielleicht bist du eine Dirne,
am Asphalt verkauft sich dein blühender Leib; —
gib deinen Mund, die Augen, die Stirne;
und lasse dich küssen, du leichtsinn'ges Weib. — — —

Noch ist nicht Nacht. — —

Wenn die Nacht beginnt, wenn die Nebel eilen,
wenn der Tag erstirbt im Dämmerschein,
wenn die Sterne ziehen, — — ist es aus.
Dann können wir länger nicht weilen,
nur schnell mir den Wanderstab gebracht; —
ich zieh' allein,
den langen, schwarzen Weg nach Haus. — — —

Noch ist nicht Nacht. —

Küsse mich, Mädel, küsse mich doch,
sing' mir ein Lied und tantz' einen Schritt;
Uns ist das Leben ja heute noch,
und heute noch bringt es uns Rosen mit. — — —

Mädel, du weinst, und heia, warum,
komm'! bleib' doch lustig, und sei nicht so dumm. —
Tanze mein Falter, durch den Frühling, der lacht;
noch ist nicht Nacht. —
Noch ist nicht Nacht!

Paris 1913.

RENÉ LECLÈRE.

L'enquête de l'A. G. E. L. sur l'enseignement supérieur.

L'A. G. E. L. soucieuse de défendre ses intérêts les plus essentiels, a mis à l'étude quelques questions d'enseignement d'une grande actualité. Estimant qu'elles valent vraiment la peine d'être connues d'un plus grand nombre, elle ne se dissimule pas les avantages réels qu'il y a d'en saisir l'opinion publique par la voie de cet annuaire.

Comme les „Temps Nouveaux“ l'ont dit dans un récent article traitant sur ce sujet, nous avions

ouvert une enquête auprès de nos compatriotes les plus en vue et les mieux à même pour se prononcer dans le débat. Cette enquête portait sur les 3 points suivants qui résument toute la question de notre Enseignement Supérieur, telle qu'elle se pose à l'heure qu'il est:

- I) Les Cours Supérieurs (C. S.) à l'Athénée remplacent-ils dignement une année d'enseignement supérieur à l'université ? Leur suppression serait-elle désirable ?
- II) Y aura-t-il des avantages à ce que nos étudiants fassent leurs examens à des universités étrangères déterminées, sous le contrôle du gouvernement luxembourgeois ?
- III) Connaissez-vous des lacunes dans le projet des réformes à réaliser dans l'organisation des examens supérieurs dont la Chambre sera saisie à la prochaine session ?

Nous avons recueilli un certain nombre de réponses qui montrent clairement dans quel sens seront solutionnées tôt ou tard ces questions capitales. L'A. G. E. L. voulant avant tout servir d'intermédiaire, ne s'est pas encore prononcée dans le débat. Les extraits qu'on va lire ne représentent donc pas sa manière de voir qui ne pourra être que le résultat d'une enquête que l'association fera prochainement auprès de ses membres.

I. a) La *suppression* totale des C. S. a toujours ses partisans. On se rappelle qu'en 1902 les membres des jurys pour le droit et la médecine l'avaient déjà demandée. Les autres jurys ainsi que la majorité de nos professeurs étaient à cette même époque d'un avis contraire, et défendaient le maintien d'une institution qu'ils croyaient indispensable. Ecoutez maintenant les uns et les autres.

Les C. S. à l'Athénée ne remplacent pas dignement une année d'enseignement supérieur à l'université. Leur suppression s'impose.

J'estime que les C. S. sont superflus.

Il me semble donc qu'on pourrait et qu'on devrait même remplacer les C. S. pour les étudiants en médecine par une année universitaire.

Suppression plus que désirable.

6) Parmi ceux qui prônent leur maintien, tout le monde est d'accord pour exiger des *réformes* radicales.

Dans l'état actuel des C. S., je suis franchement pour leur suppression . . . Il faudrait qu'ils fussent tout à fait remaniés et réorganisés, et par là j'entends surtout une réorganisation dans la forme et dans les méthodes d'enseignement.

Je suis partisan du maintien des C. S. — en principe — c'est-à-dire à condition 1) que tous les cours soient à la hauteur de la science contemporaine; 2) que les professeurs qui y enseignent soient déchargés dans une certaine mesure dans leur besogne obligatoire et réglementaire, pour pouvoir approfondir dûment les études spéciales auxquelles ils doivent se livrer continuellement; 3) . . . ; 4) . . .

Il faut distinguer absolument dans la question des C. S. entre les 2 sections, lettres et sciences, qui diffèrent entre elles à tous les points de vue.

La pire des mesures serait l'opération radicale. Entendons nous à introduire des *réformes* larges et profondes, et il ne restera plus guère de grief à formuler.

II. Quant à la 2^e question, la grande majorité des réponses qui nous sont parvenues optent nettement pour les *examens à l'université* sous une forme ou sous une autre. Cependant on ne connaît pas les difficultés qui s'offrent à qui veut établir une juste limite entre les prérogatives de l'Etat et le droit du candidat à une instruction vraiment universitaire.

Je crois que pour nos étudiants il y aurait tout avantage de faire les examens aux universités qu'ils auront fréquentées ; cependant, j'estime que le Gouvernement ne pourra et ne devra pas renoncer à sa prérogative, d'imposer aux candidats les examens prévus par la loi sur la collation des grades.

Nos jeunes gens devraient faire le doctorat à l'université, seule corporation pouvant délivrer le titre de docteur.

Oui, il y aurait avantage à ce que les examens fussent passés à des universités déterminées, sauf pour les parties d'un caractère exclusivement luxembourgeois.

Je ne vois que des avantages à ce que nos étudiants fassent leurs examens aux universités . . . L'Etat devrait décider que quiconque voudra s'établir chez nous, devra subir une „Staatsprüfung“, qui serait avant tout un examen pratique.

Les grades académiques que l'on confère dans le Grand-Duché sont un non-sens. Que l'on institue tout au plus une épreuve portant un nom quelconque, licence ou Staatsexamen, agrégation, peu importe, mais qu'on abandonne aux universités le soin de créer des docteurs.

On pourrait à titre de réforme, proposer la nomination de jurys mixtes, dans lesquels siégeraient à côté de membres luxembourgeois, des capacités étrangères ; l'examen pourtant devrait chaque fois se faire chez nous, et suivant des règles prévues par notre législation.

Certes, on ne saurait pas méconnaître, d'une part, que les candidats aux examens pour les grades n'eussent des avantages sérieux et bien fondés à être examinés par les professeurs dont ils ont suivi les cours et qui possèdent leur confiance ; mais, d'autre part, il ne paraît pas moins évident, que les examens faits à l'étranger ne présentent pas toujours, pour le pays, des garanties nécessaires d'une préparation suffisante et efficace aux carrières qu'ils procurent. . . . Il me semble que le seul procédé, pratiquement réalisable dans cet ordre d'idées, serait celui qui a été indiqué, il y a quelques années, par „l'Indépendance luxembourgeoise“. Ce procédé s'appliquerait comme suit : L'Etat luxembourgeois créerait, à l'une des universités de son choix en France, en Allemagne, en Belgique, avec l'acquiescement de ces Etats, des cours universitaires spéciaux pour les étudiants

luxembourgeois, faits par des professeurs de l'Université, en collaboration éventuelle avec des savants luxembourgeois.

III. La plupart des messieurs qui nous ont fait l'honneur d'une réponse n'ayant pas encore pris connaissance du nouveau projet de loi ne pouvaient en formuler aucune critique. Nous nous abstenons donc d'insister sur cette question.

L'A. G. E. L. se réserve de revenir prochainement d'une façon plus complète sur ces différentes questions. Elle organisera, à cet effet, un cycle de conférences contradictoires, où des hommes d'une autorité reconnue, prendront la parole tour à tour avec des étudiants des diverses Facultés. Car ainsi seulement on pourra arriver à ce qui manque presque complètement dans ces graves débats : *la netteté des idées.*

K.

ÉCHOS DE L'ANNÉE.

❖ -

De tout un peu.

Réunions des mercredi et samedi soirs. — Assemblées générales. —

Conférences. — Excursions. — Sports. — Bureau de réduction. —

Service de placements. — Les Morts de l'année.

Réunions hebdomadaires des mercredi et samedi soirs.

(Au siège social de l'A. G. E. L., rue Clairefontaine, café Wampach, 1^{er} étage.)

C'est là, dans ces soirées agréables, que se concentrent tous les souvenirs de la ville universitaire, tout ce besoin d'activité et d'émotion de la jeunesse qui, ayant changé de milieu, cherche à accommoder ses goûts et ses aspirations aux nouvelles conditions de vie. Et ce sont des heures charmantes qu'on y passe en gaie compagnie, dans une atmosphère de large cordialité et d'entrain communicatif. Des souvenirs communs sont relatés à grand renfort d'épithètes sonnantes, on exhume des aventures

troublantes, parfois invraisemblables, des épisodes épiques provoquent l'admiration et tiennent en émoi le plus indulgent des auditoires. De tous les coins presque de l'Europe civilisée ce sont alors comme des films pittoresques, éclatants de toute la gamme des couleurs locales, qui défilent devant l'esprit curieux. La note purement intellectuelle et didactique ne manque pas non plus. Des commentaires savants viennent souvent se greffer sur le récit des choses lointaines, et l'on discute de tout. Les diverses Facultés se complètent et se découvrent mutuellement leurs arcanes sacrés. Des idées hardies se communiquent, les acquisitions faites dans les grands centres de la Pensée contemporaine s'échangent librement et donnent lieu à des émulations fécondes. Et la politique, inévitablement, s'y mêle. Il y a de vastes gestes, des professions ardentes, parfois aussi des horions, imaginaires toutefois, et de belles gifles bien fraîches, allongées avec toute la conviction que ce rite comporte. Après ce sont les arts, les sciences, la littérature, et ils sont nombreux les grands génies officiels que l'école nous forçait d'admirer qui y laissent leurs chiffons somptueux, nombreux les „pompiers“ magnifiques et raides qui y laissent leurs galons précieux et leur plumet doré.

Assemblées générales.

L'assemblée générale extraordinaire que l'association avait convoquée dimanche, le 30 mars 1913 au Café du Commerce, réunit un grand nombre de jeunes gens. Le président M. Henri Schreiber ouvrit les débats par des paroles émues; il rappela les premières luttes, l'enthousiasme primordial, les progrès difficiles mais incessants. Après un vibrant appel aux jeunes, aux étudiants de demain, il ébaucha la vision heureuse d'un avenir meilleur, qui sera la récompense du zèle continué et de l'élan intense, le plaisir innombrable de tous ceux qui n'ont jamais désespéré de la bonne cause du progrès.

MM. Ulveling, Heuertz et Neuman parlèrent ensuite de la situation financière, du fonctionnement organique de la société et des travaux excellents qu'elle venait de fournir dans sa première année d'existence.

Puis on procéda à la révision rapide des statuts et la parole fut donnée à M. Robert Brasseur. Dans un discours remarquable,

interrompu souvent par de bruyants et chaleureux applaudissements, le distingué président d'honneur exprima à cette belle et gaie jeunesse toute sa satisfaction de se trouver parmi elle. „Cette conviction dans l'ardeur, cette large joie communicative, si douce à nous autres par les souvenirs qu'elle suggère, me font l'effet, dit-il, que — pour reprendre un mot connu — j'ai deux fois vingt ans et non pas quarante.“ Et monsieur Brasseur continua par de sages conseils, il pria surtout les étudiants de ne pas pousser trop loin l'exclusivisme dans leurs études, et de ne pas négliger, en se spécialisant trop, les sciences voisines. Pour finir, il promit son appui inlassable à l'Association et lui souhaita le plus brillant avenir.

Après cette partie sérieuse du programme, les chansonniers célèbres de l'A. G. E. L. se firent entendre et arrachèrent aux plus moroses le fou rire approbateur.

L'assemblée générale du 3 août 1913 eut lieu au siège social de l'Association, rue Clairefontaine.⁴ La jeune société, après maintes pérégrinations, très originales en tout cas (rappelez-vous les temps héroïques dans une pauvre petite salle de la Place d'armes, où, à la mystique et vague lumière de quelques bougies plantées dans des bouteilles, malheureusement vides, nous méditions parmi la seule chaleur de nos rêves, de grandes choses qui alors nous paraissaient toutes simples), avait enfin trouvé en ville un home confortable, bien à elle, où elle s'était installée avec le cérémoniel d'usage.

Notre dévoué et infatigable président, Henri Schreiber, en quelques phrases très cordiales, souhaita la bienvenue aux membres honoraires et actifs de l'Association. Enfin, il essaya de définir en quelques phrases notre point de vue religieux et politique.

„Nous n'avons pas souscrit aveuglément à un programme élaboré par des racoleurs étrangers à la jeunesse des écoles, nous ne voulons pas partager un point de vue étroitement exclusif, mais nous tenons à être indépendants et libres de nos actes, sans être obligés de suivre toujours un parti qui nous dicterait notre conduite. La haine, l'amour, le combat, ce sont des prérogatives, des devoirs indiscutables de la jeunesse et nous prétendons à en user comme bon il nous semblera, d'après nos préférences intimes.“

Après ce petit discours chaleureux et enthousiaste, M. Georges Ulveling résuma brièvement la situation générale.

Le caissier, M. Heuertz, rendit compte de l'exercice écoulé et M. R. Neumann expliqua le fonctionnement du bureau de renseignement, organisé grâce à son initiative.

Puis les élections du comité eurent lieu dans un calme relatif (voir plus loin sa composition).

Conférences.

Dans le but de propager dans l'Association l'habitude des saines et fécondes distractions de l'esprit et de combler les lacunes qu'un exclusivisme forcé dans les études fait naître dans la culture générale des étudiants, nous avons organisé cette année plusieurs conférences très goûtables par de nombreux membres honoraires et étudiants. Nous eûmes le plaisir d'entendre M. le professeur M. Esch, dans une causerie sur le poète Maeterlink ; M. le professeur Tockert, sur les „boys scouts“ et M. le rédacteur Frantz Clement, sur la „Psychologie der politischen Parteien“.

Beaucoup de nos camarades se dévouèrent également avec bonheur :

François Schmit, cand. ing. : „Allgemeines über Bohrtechnik unter besonderer Berücksichtigung der Tiefbohrung in Bad-Mondorf“.

Robert Neuman, cand. ing. : „Die Konzentration in der Eisenindustrie“.

Oskar Stümper, cand. philos. : „Einige Untersuchungen zur Psychologie der Denkvorgänge“.

Louis Wagner, stud. rer. pol. : „Die Entwicklung der luxemburgischen Eisenindustrie seit 1878“.

Louis Schuman, cand. ing. : „Materie und Energie“.

Les conférences s'achevèrent régulièrement par quelques discussions et des manifestations d'une sympathique bienveillance.

Excursions.

L'association a organisé plusieurs excursions scientifiques dans divers établissements industriels du pays.

Le 27 mars l'A. G. E. L. se rendit aux Usines de Dudelange, sur une invitation de la part de M. le directeur général Emile

Mayrisch, membre d'honneur de l'Association, dont les excellents sentiments à l'égard de l'Association sont hautement appréciés par tous nos camarades.

Sous l'aimable conduite de plusieurs ingénieurs, mis gracieusement à notre disposition par M. le directeur Aloyse Meyer, les membres visitèrent les hauts-fourneaux, l'aciérie, les laminoirs et la fonderie.

On passa une bonne soirée au Casino, ce qui donna lieu à un retour exubérant de gaîté. Messieurs les ingénieurs s'étaient joints à nous et il nous est particulièrement agréable de les remercier encore une fois de leur présence.

Le 20 mars l'A. G. E. L. visita la brasserie de Luxembourg. MM. les directeurs Alb. et Jules Mousel nous favorisèrent du plus cordial accueil. Ils nous pilotèrent à travers l'établissement et nous expliquèrent avec beaucoup de bonne grâce la fabrication de la bière, ce qui, pour nous tous ne manqua pas d'être très intéressant.

Après la marche à travers la brasserie, une coquette salle de fête nous accueillit. Nous y trouvâmes une bière exquise et des sandwichs admirables; des speechs fameux furent échangés et les chants ne cessèrent que tard dans la soirée. Nous tenons à remercier encore une fois le sympathique directeur M. Albert Mousel, qui a toujours témoigné une généreuse amitié à tous les membres de l'Association et qui, ayant su dans maintes mémorables circonstances unir le geste à la parole de cette façon altruiste et rare dont nous avons toujours été les premiers à apprécier le charme intégral, figure dès à présent dans notre grand livre d'or.

Le 14 août, pendant les grandes vacances, nous avons rendu visite à la brasserie Henri Funck, Neudorf. Le directeur, M. Pierre Funck nous souhaita la bienvenue, puis il nous promena à travers les diverses parties de l'établissement, en nous fournissant aimablement toutes les explications nécessaires.

Après l'instructif il y eut l'agréable. M. Funck nous invita dans une salle de fête à Neudorf, où nous attendait la bonne bière Funck avec du jambon, du champagne et de la musique, s. v. pl., dans la personne d'un joueur d'accordéon.

Le clou de l'excursion fut la rentrée triomphale en ville, en

camion-automobile, aux sons d'un criard accordéon et des chansons de nos camarades exubérants.

Cette excursion, si joyeusement clôturée grâce à l'idée originale de M. Pierre Funck, restera dans nos mémoires, et nous accomplissons le plus agréable des devoirs, en assurant MM. Funck de notre profonde reconnaissance.

Sports.

a) *Section de culture physique.*

L'Association, sans vouloir donner dans l'engouement trop exagéré des sports, mais soucieuse de voir ses membres vigoureux et bien portants, a cherché à remettre un peu en honneur les exercices physiques très négligés par nos étudiants et pourtant si nécessaires. Elle a créé une section de culture physique ; un sergent de la Compagnie des volontaires a été mis gracieusement à notre disposition pour nous faire faire des exercices rationnels de culture physique.

Les camarades sont invités à profiter dans la plus large mesure de cette occasion. Ils n'ont qu'à s'adresser au sympathique camarade Léon Faber qui leur fournira tous les renseignements désirables.

b) *Section du jeu de quilles.*

L'idée de cette section, due aux camarades Ditz et Robert, a eu beaucoup de succès. Pour les mercredis et samedis, à 5 heures, vingt à trente de nos membres se donnent rendez-vous au jeu de quilles du Casino, que l'obligeance coutumière de l'administration a mis à notre disposition.

Bureau des réductions.

Nous attirons tout particulièrement l'attention de nos camarades sur ce service, dû à l'initiative du camarade R. Neuman.

Nous avons obtenu des conditions de faveur auprès de beaucoup de commerçants de la ville. Nous prions nos camarades de bien vouloir leur résERVER leur clientèle, ce qui nous procurera des avantages plus fréquents et plus grands.

Les achats pourront être effectués par nos adhérents et leur famille. Dans l'intérêt général les camarades sont priés d'éviter tout ce qui pourrait donner lieu à des réclamations.

Liste des commerçants.

MM. Koltz, articles d'hommes, rue Philippe, 5 % jusqu'à 10 fr.,
10 % au-dessus.

Josy Terrens, chapellerie, Grand'rue, 10 %.

Georges Michel, chapellerie, rue des Capucins, 10 %.

Meyer, droguerie, Avenue de la gare, 10 %.

Ackermann, chaussures, Place d'armes, 10 %.

Bastian, articles d'hommes, Grand'rue, 10 %.

Duren-Warkin, tabacs, Grand'rue, 10 %.

Au planteur de la Semois, rue Philippe, 10 %.

Kammermusik-Verein, billets à 1,25 fr.

Bal de l'Alliance française, billets à 2,50 fr.

Plusieurs médecins nous ont fait des tarifs spéciaux.

Nos membres sont invités aux fêtes du Casino civil où ils peuvent fréquenter.

Nous prions nos camarades de consulter souvent la liste complète des réductions au local de l'Association'.

Offres et demandes d'emploi.

L'Association, grâce à l'appui de nombreux membres honoraires bien placés et influents, se trouve à même d'aider les camarades désireux de se caser. Les intéressés en question sont priés de transmettre en toute confiance une demande au comité permanent de l'A. G. E. L. qui fera tout son possible pour leur donner satisfaction. -- Dans l'intérêt de l'Association et de son service de placement, nous adressons un appel pressant à la sympathie de nos membres honoraires du pays et de l'étranger; nous les prions instamment de nous donner connaissance de toutes les places qu'ils auront à distribuer ou qui seront disponibles dans leur entourage et pour lesquelles il pourrait se trouver des personnes capables parmi nos adhérents ou leurs amis.

Mort dans l'année.

M. Xavier Brasseur, avocat, député et conseiller municipal de la ville de Luxembourg.

Le pays entier a perdu en lui un puissant pionnier de toutes les bonnes causes, l'Association générale un ami de la première heure.

Sa mort nous a douloureusement affectés. Beaucoup de nos camarades se rendirent à ses obsèques.

Les Comités de l'A. G. E. L.

Comité d'honneur:

MM. *Robert Brasseur*, avocat et député (président d'honneur).
Auguste Laval, président de la chambre des députés.
Victor Thorn, procureur général.
Alphonse Munchen, bourgmestre et député.
Emile Mayrisch, directeur général.
Raymond de Waha, professeur d'économie politique à Munich.
Nicolas Welter, professeur à l'Athénée.
Gærens Paul, professeur à Aix-la-Chapelle.

Comité permanent:

MM. *Nicolas Braunshausen*, professeur à l'Athénée.
Joseph Tockert, professeur à l'Athénée.
Mathias Esch, professeur à l'Athénée.
Joseph Delahaye, médecin.
Joseph Thorn, avocat, conseiller municipal.
François Bové, ingénieur-chimiste.
Auguste Stoll, rédacteur, conseiller municipal.

Comité effectif:

Président: *Henri Schreiber*, droit.
Vice-Président: *Robert Neuman*, sciences appl.
Secrétaire: *Auguste Welter*, droit.
Trésorier: *François Knaff*, médecine.
Membres: *Jules Elter*, sciences appl.
Victor Engels, architecture.
François Schmit, sciences appl.
J.-P. Wester, droit.
Georges Ulveling, droit.

Membres protecteurs:

Paul Würth, directeur-ingénieur.
Norbert Le Gallais, directeur.

Membres honoraires.

MM. *Anton Edouard*, ingénieur.
Arend J.-P., ingénieur.
Arendt Max, ingénieur.
Augustin Alb., garde-général.
Bové Fr., ingénieur-chimiste.
Braunshausen N., professeur.
Bichel Fr., pharmacien.
Brasseur Robert, avocat.
Bielecki Fr.-J., professeur.
Blück Gauthier, commerçant.
Beissel Camille, ingénieur.
Bian Emile, maître de forges.
Beffort Léon, imprimeur.
Bougart Léon, architecte.
Baden Ph., chimiste.
Blanc Pierre, peintre.
Brimmeyer Aug., garde-général adjoint.
Bisenius Eug., professeur.
Berrens Albert, professeur au conservatoire.
Berrens E., artiste-musicien.
Bohler Jules, médecin.
Böllig Guillaume, ingénieur.
Clement Franz, journaliste.
Conrad Franz, journaliste.
Dumont Charles, receveur de l'Enregistrement.
Delahaye Jos., médecin.
Esch Mathias, professeur.
Erpelding Jos., ingénieur.
Engelman René, professeur.
Farrant Victor, conservateur.
Farrant Edouard, avocat.
Fischer Eugène, médecin.
Flesch Paul, architecte.
Flesch Robert, ingénieur.

MM. *Fixemer Henri*, pharmacien.
Funk Pierre, brasseur.
Faber Edouard, employé.
Gærens Paul, professeur.
Hastert Th., représentant.
Hastert Edouard, ingénieur.
Hartmann, contrôleur des douanes.
Hostert, géomètre.
Jacques Edouard, avocat.
Jacoby Jos., médecin.
Jeitz Guillaume, avocat.
Juncck Jos., chef de station en retraite.
Kayser Aloyse, chef de station.
Kuborn Max, représentant.
Kimmes Gustave, instituteur.
Kipgen Arthur, ingénieur.
Kieffer Pierre, instituteur.
Kuborn Emile, industriel.
Kæner Guillaume, médecin.
Kæner Nicolas, ingénieur.
Laval Auguste, président de la chambre des députés.
Laval Léon, secrét. gén. de „l'Arbed“.
Leidk J.-P., employé.
Letellier Aug., agronome.
Lucius Mich., instituteur.
Le Gallais Norbert, directeur-gérant.
Lacroix Alfred, avocat.
Liégeois François, commerçant.
Mark Emile, vétérinaire, borgmestre.
Masseler Léon, chef de bureau.
Michel François, chimiste.

- MM. *Manternach Fr.*, professeur.
Mongenast Paul, directeur
d'Aciéries.
Mayrisch Emile, directeur
général.
Meyer Aloyse, directeur.
Munchen Alphonse, ingénieur.
Metz Norbert, ingénieur.
Metz Robert, avocat.
Mousel Albert, brasseur.
Mersch Jules, employé.
Namur Max, médecin.
Næsen Nicolas, professeur.
Nathan Henri, commerçant.
Neuberg Jos., commerçant.
Nocké Henri, avocat.
Nickels Nicolas, professeur.
Ourth Félix, professeur.
Oster Edouard, professeur
attaché au Gt.
Offenheim Jos., sous-chef de
gare.
Praum, directeur de l'Institut
bactériologique.
Probst J.-P., avocat.
Pfeiffer J., professeur.
Rausch Victor, professeur.
Ries Nicolas, professeur.
Stein Putty, accessiste forest.
Schræll Grégoire, juge.
Schmit Mathias, professeur.
MM. *Schlottert Nicolas*, professeur.
Schmit Adolphe, bâtonnier.
Schneider Ernest, méd.-dent.
Schræder Félix, ingénieur.
Stoll Auguste, journaliste.
Scharff-Vanière, café du com-
merce.
Schintgen Henri, avocat.
Schwachtgen Jean, douanier.
Tockert Jos., professeur.
Tresch Mathias, professeur.
Traus Georges, architecte.
Thorn Jos., avocat.
Thorn Victor, procur. général.
Ungeheuer Michel, ingénieur.
Weber Batty, rédact. en chef.
Welter Nic., professeur.
Welter Alexis, ingénieur.
Weber Jos., directeur d'Assu-
rances.
Wirtz Jos., commerçant.
Würth Paul, directeur.
de Waha Raymond, professeur.
Weiwers Nic., professeur.
Weiwers Jean, ingén.-chim.
Welter Nicolas, professeur.
Welter Marcel, ingénieur.
Weiss Emile, Secrétaire au
, Guill.-Luxbg.“.
Zahn Edouard, ingénieur.

N.-B. — Cette liste ne comprend pas les membres faisant partie de
l'A. G. E. L. après le 3 août 1918.

Membres effectifs.

Droit.

- MM. *Angel Jean.*
Alzin Constant.
Brück Victor.
Faber Léon.
Faber Georges.
Herckmans Marcel.
Kolbach Jos.
Konert Nicolas.
Koch Maurice.
Luja Paul.
Lettal François.
Leclère René.
de Muyser Constant.
Metzdorf Jean.
Ourth Henri.
Ourth Nicolas.
Pemmers Tony.
Risch James.
Schambourg Charles.
Sivering Paul.
Schreiber Henri.
Turc Carlo.
Turc Fernand.
Ulveling Georges.
Welter Auguste.
Wester J.-P.
Wolf Camille.

Médecine.

- MM. *Angelsberg Eugène.*
Bettinger Charles,
 méd.-vét.
Bernhaeft Marcel.
Blum Nicolas.
Crocius Fernand
 (M.-dentaire).
Chomé Edouard.

- MM. *Chomé Emile.*
Drüssel Ernest.
Dieschbourg Joseph.
Faber Adolphe.
Faber Jean.
Feyder Aloyse.
Knaff François.
Knebgen Constant.
Keiffer Léon.
Mersch Camille.
Spedener Joseph.
Schmit Albert.
Stümper Ernest.
Welter Elie.
Weyrich Batty
 (M.-vétérinaire).
Wenger Ernest.

Lettres.

- MM. *Gærend Jean.*
Stümper Oscar.

Sciences Appliquées.

- MM. *Arendt Jules.*
Birnbaum Bernard.
Brasseur Léon.
Berend Emile.
Bernhaeft Charles.
Becker Eugène.
Bohler Victor.
Collart Léon.
Chomé Pierre.
Dæmmery Adolphe.
Decker Emile.
Ettinger Alphonse.
Elter Jules.
Flammant Fritz.
Funk Georges.
Feldgen J.-P.
Fischbach François.

- MM. *Fresez Jean.*
Graff Arthur.
Gærens François.
Gerdom Eugène.
Giver Auguste.
Gonner Charles.
Gangler Camille.
Hardt Lucien.
Huss Norbert.
Hoffmann Henri.
Hess E.
Hostert J.
Jeitz Mathias.
Kroll Guillaume.
Kroll Léon.
Knaff Robert.
Klein Félix.
Knorth Hans.
Koner A.
Lentz Emile.
Levy Pierre.
Meres Nicolas.
Musmann J.-P.
Meyer Camille.
Neuman Robert.
Nilles Arthur.
Pfeiffenschneider Gust.
Riedel Nicolas.
Rolling Bernard.
Rischard François.
Reuter Ernest.
Roger Charles.
Schmit Nicolas.
Schmit François.
Sivering Charles.
Schumann Louis.
Scharlé Pierre.
Theisen Louis.
Ternes Jos.
- MM. *Vermast François.*
Walens Marcel.
Welter Robert.
Welter Georges.
Weiss Arsène.
Würth Léon.
Weiwertz Célestin.
Wagner Camille.
- Pharmacie.**
- MM. *Anders A.*
Hippert Auguste.
Korn Charles.
Lang Alfred.
Medinger Alex.
Rollinger Camille.
Stümper Robert.
- Sciences commerciales.**
- MM. *Birnbaum Fritz.*
Bück Victor.
Ferring Romain.
Giver Guillaume.
Hanf Ernest.
Meder Jules.
Marchal A.
Pelletier Marcel.
Siegen Albert.
Wagener Louis.
- Beaux-Arts.**
- MM. *Engels Victor* (architecture).
Heldenstein Fr. "
Kutter Joseph "
Ruckert Jos. "
Tremont Auguste (peinture).
- Art Militaire.**
- MM. *Majerus Tony.*
Wenner Fritz.
- Sciences forestières.**
- M. *Hippert Victor.*

